

se conduit très bien, mais son voisin Noganyana devient polygame. Ramatseatsane revient à nous.

Je pense aller à Cana le 21 pour y baptiser le jeune Henry Kohler.

Tous, tous vous saluent ici, et ma chère Alice et moi nous nous joignons à eux.

A vous de cœur,
C. D. KECK.



Nous extrayons d'une lettre particulière de M. Duvoisin quelques passages qu'on lira avec intérêt. On le verra, la situation n'est pas encore brillante à Bérée; nos amis n'ont pas encore vu la fin de leurs soucis occasionnés par la dernière guerre; mais ce que nos lecteurs ne manqueront pas de remarquer, c'est le calme chrétien avec lequel notre ami parle d'une épreuve qui dure pour lui depuis des années déjà. En lisant les dernières lignes de la lettre, on se rappelle involontairement ce passage de saint Paul aux Corinthiens : « Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité; en perplexité, mais non sans espérance..... abattus, mais non entièrement perdus; nous portons dans notre corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. »

Cher Monsieur,

Et vous voilà donc installé à Paris, Paris, ce « désert d'hommes », comme on l'a appelé. Désert pour désert, je crois que j'aime encore mieux le nôtre, et je suis sûr que vous et Madame Jousse êtes un peu de mon avis, et qu'au milieu des magnificences de la capitale, vous vous surprenez souvent à regretter le Lessouto. Vous revoyez votre vieille maison de Th.-Bossiou, le jardin, la montagne, ce grand salon de plain-pied, si hospitalier et si frais, et ces bonnes figures d'indigènes au placide sourire, qu'on aime

après tout, n'est-il pas vrai ? malgré toutes les misères et le fond de paganisme qui se cache parfois là-dessous. Mais du paganisme, où n'y en a-t-il pas ? Et misères pour misères, celles du pauvre chrétien mossouto sont-elles plus grandes aux yeux de Dieu que celles du chrétien civilisé ? Ah ! qui nous donnera des balances réglées sur celles du sanctuaire, pour ne pas juger selon l'apparence, mais selon l'équité et la justice ?

Mais je m'aperçois que je cause, et vous voulez des nouvelles. Eh bien ! nous allons comme toujours, ce qui veut dire que mon cher beau-père commence à sentir le poids des années, que Madame Maitin souffre de rhumatismes, que Constance a toujours la pauvre santé que vous savez, et moi, ma vieille tête, grise avant le temps, et qui ne vaut pas grand-chose. Les enfants vont bien, Dieu soit béni ! Clémence perce ses premières dents, ce qui rend son caractère un peu inégal. Elle commence à dire papa et maman. Émilie est toujours un peu folichonne. Si vous étiez ici, elle vous ferait faire la connaissance de Berloque et de Berlique, un coq et une poule de la plus petite espèce, mais aussi intelligents qu'ils sont petits, à preuve que Madame Berlique ne manque jamais d'aller pondre son œuf dans le lit de sa maîtresse. Samuel grandit ; il va régulièrement, chaque après-midi, à la boutique d'Eugène, qui a la bonté de lui donner des leçons. La grande question est de savoir où le placer pour son éducation, en Afrique ou en Europe. C'est là pour nous un sujet de prières sur lequel la lumière ne s'est pas encore faite.

Vous parlerai-je de notre Église ? Hélas ! l'état n'en est pas brillant. Je la comparerais à un navire échoué sur un écueil, et qui s'en va morceau après morceau. Ce sont d'abord nos chrétiens de Maserou qui ne sont plus qu'une poignée. La plupart ont plié bagage et ont été se chercher un « home » ailleurs, les uns dans le Free-State, d'autres à Thaba-Ntsu, quelques-uns à Lérivé, auprès de Jonathan. Un seul est

revenu à Bérée, c'est Ezékias, notre maître d'école, qui a enfin cédé à nos sollicitations et a repris sa tâche, ce dont je ne suis pas fâché pour ma chère femme.

A Bérée même, notre petit résidu de chrétiens est allé en diminuant par suite d'une fièvre d'émigration qui s'est emparée des gens de notre district. Il n'en faut pas être surpris. Il y a quelques mois, lors de la seconde (ou peut-être la troisième) de ces expéditions que le clan de Letsié entreprenait contre Massoupa, Lérotholi vint jusque chez Mayare, y convoqua un « pitso », et là, jurant et tempêtant, déclara que si quelqu'un refusait de payer la taxe, il allait brûler sa maison et enlever son bétail. De leur côté, les fils de Massoupa déclaraient non moins péremptoirement que quiconque s'aviserait de la payer devait s'attendre à être traité de la même manière. Un moment on crut que le sang allait couler. Thebe et ses frères avançaient en force ; Lérotholi, d'autre part, envoyait exprès sur exprès pour faire hâter ses gens..... quand tout s'est dissipé comme une fumée ! Le résultat de tout cela a été qu'une vingtaine d'indigènes ont payé la taxe, ce qui n'aura guère contribué à remplir les coffres du gouvernement, si le fait est vrai que c'est Leshobourou qui percevait la taxe et qu'il ne donnait pas de reçus. Ni d'un côté ni de l'autre, il n'y a eu de maisons brûlées ou de bétail enlevé, mais les habitants de ce district ont senti qu'il ne faisait pas bon vivre sous un tel régime, toujours entré deux menaces contraires, comme entre l'enclume et le marteau, et, sous un prétexte ou sous l'autre, on a vu famille après famille passer le Calédon et transporter ses pénates ailleurs. Nous avons perdu ainsi en peu de jours une douzaine de membres de l'Église, et dans ce nombre, Mariette, la veuve de Timothée, qui, avec ses vieux parents, est allée s'établir à Thaba-Patsoa.

Restait Kolonyama, la principale de nos annexes comme aussi la plus intéressante. C'était le point lumineux dans notre Église, celui où l'on parlait encore de conversions.

Vous savez que Malakia y avait été installé en remplacement du cher Esai. Il avait une jolie école pour laquelle nous venions d'obtenir une subvention. Nous venions d'avoir là, il n'y a qu'un mois (le 26 novembre), une intéressante fête, dans laquelle sept candidats avaient reçu le baptême, quand, quelques jours après, tout était ruiné, détruit, dispersé!

M. Coillard vous aura donné les détails de la guerre civile qui désole le district de Lérivé. Que Jonathan ait attaqué Joël qui, du reste, marchait contre lui, qu'il l'ait mis en déroute, lui ait tué du monde, ait repris le bétail de chef suprême, cela se comprend. Du moment que le gouvernement colonial se déclarait incapable de le réintégrer dans ses droits, on ne saurait trouver mauvais qu'il ait tenté de le faire lui-même. Mais qu'avait-il besoin de brûler le village de Joël? Avec la plus grande partie de la tribu contre lui, ne devait-il pas s'attendre à des représailles? Et du moment qu'il les avait provoquées, que ne prenait-il des mesures pour protéger tant de gens sans défense qui se réclamaient de lui? Mais non, tandis que l'armée victorieuse se reposait sur ses lauriers, tout occupée sans doute à garder le butin, les partisans de Joël, Tlasoa en tête, dévastaient tous les villages dépendant de Jonathan, à Kolonyama, Peka, Fubane, etc., enlevant le bétail, brûlant les maisons, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, et commettant ici et là des actes de cruauté mieux confirmés, hélas! que ceux que la renommée avait d'abord, mais sans fondement, mis sur le compte de Jonathan. A Kolonyama tout a été brûlé, y compris la chapelle et la demeure de l'évangéliste. Les hommes étaient absents; le jour même de notre fête, ils avaient été convoqués par Jonathan; mais les femmes, les enfants ont dû prendre la fuite subitement. Plusieurs d'entre eux ont été poursuivis jusque sur l'autre rive du Calédon et dépouillés de presque tous leurs vêtements. Pauvres gens! c'est navrant d'y penser! Ils étaient si bien établis, ils paraissaient si heureux. Ils venaient d'avoir de magnifiques pluies et allaient commen-

cer à sarcler leurs champs ; et maintenant les voilà dénués de tout, errants, sans asile et obligés d'aller de ferme en ferme dans le Free State pour gagner leur vie !

Que les voies du Seigneur sont mystérieuses, n'est-il pas vrai ? Heureusement nous savons « qu'elles ne sont que bonté et vérité pour ceux qui l'aiment », et que là où les pleurs logent le soir, le chant de triomphe éclate au matin. C'est ce qui nous console en pensant à notre pauvre annexe de Kolonyama.

L. DUVOISIN.

Paballong, 20 | XII | 1882, East-Griqualand.

Monsieur le Directeur de la Maison des Missions de Paris.

Monsieur et honoré Directeur,

Dans son rapport annuel, le Comité, en plaçant Paballong à la fin de la liste des stations du Lessouto, a sans doute été guidé moins par la position géographique que par un principe chronologique. Fondée en juin 1877, époque de mon installation, cette station est bien, en effet, la dernière en date. Aujourd'hui, la Société possède ici une maison missionnaire et une chapelle pouvant contenir environ cinq cents personnes. La toiture est en fer galvanisé. Une somme de fr. 6,625 a déjà été collectée parmi la tribu en faveur de ce nouveau lieu de culte dont l'inauguration a été faite en septembre dernier. Ces travaux matériels, qui ne sont pas sans importance et auxquels le missionnaire doit souvent mettre la main, absorbent un temps précieux qui devrait être employé soit à l'étude de la parole de Dieu, soit à des tournées régulières d'évangélisation. Mais cette discipline, qui ne fait pas nécessairement partie du programme de chaque ouvrier, a sans doute sa raison d'être ; et elle serait utile alors même qu'elle ne ferait que rappeler au jeune débutant, si prompt à gémir, à s'impatienter de l'extrême lenteur avec laquelle se font les choses dans ce pays, que l'édification des âmes ne